

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 40 [i.e. 41]

Artikel: Lè 3 étudiants, lo carbatier et lo capucin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On entend une canonade. C'est l'arrière-garde qui, pour masquer les projets du divisionnaire, feint une attaque sérieuse sur Laupen.

De Bösingén à Laupen, il n'y a qu'une côte à descendre et la Singine à passer. Nous voici de nouveau dans la vieille ville bernoise, trop faiblement gardée de ce côté.

Nous suivons le cours de la Sarine jusqu'à Gammén. Les pontonniers ont envoyé une compagnie d'infanterie sur la rive ennemie, la passant en quelque sorte homme par homme avec leur batelet. Sous la protection du feu de cette compagnie ils jettent leur pont. Opération intéressante et bien conduite. Une foule curieuse garnit les berges, le pont de de bois, les hauteurs environnantes, et prend un plaisir extrême à suivre le travail des pontonniers. C'est merveille de voir ces pontons se ranger les uns à côté des autres, recevoir les fortes travées et les épais madriers qui forment le tablier du pont; tout cela calmement, sans bruit, sans hésitation, sans fausses manœuvres.

On dit que l'ennemi, s'attendant à être attaqué à Gumine, y est en forces. Nous ne pouvons contredire ce renseignement et nous partons pour Neueneck, au centre de l'action principale de la journée.

En repassant à l'Ours, à Laupen, légère accolade au Cortailod déjà nommé. Une quatrième Mädeli, qui hier avait cru devoir revêtir le costume civil, se montre sur la porte dans l'uniforme national et reçoit nos félicitations bien méritées. » Ravis de vous voir en corsage aujourd'hui! » lui crie le commandant M., qui n'est cependant pas atteint, comme certain greffier de ma connaissance, de la maladie du calembourg.

Neueneck, midi. — Nous faisons halte au pied du monument de 1798. *Der Kampf gewonnen, das Vaterland verloren*. Pendant que je lis à nos hôtes cette mélancolique inscription, et qu'avec toute la modestie exigée par les circonstances je leur touche deux mots de la défaite du général Pigeon, l'artillerie de la division a pris position sur les hauteurs très escarpées qui dominent Neueneck et Flamatt, et réduit au silence une batterie ennemie placée à côté de l'obélisque. Les colonnes d'infanterie se montrent un instant et disparaissent bientôt dans les grands bois qui sont à mi-côte.

L'ennemi fait bonne garde et se prépare à repousser l'attaque. Celle-ci doit se faire simultanément sur trois points: par l'avant-garde à Thörishaus, par le 6^e régiment (Monod) à Flamatt, par le 7^e (Agassiz) à Neueneck. Toutes les lunettes se braquent sur Thörishaus. Pas d'avant-garde. Où est l'avant-garde? On demande l'avant-garde. Pourquoi son artillerie n'est-elle pas en action? Napoléon ne demandait pas Grouchy avec plus d'anxiété. Un touriste vêtu d'un costume moitié civil, moitié militaire et qui tient en main une monture étonnante, m'affirme que le mouvement de Thörishaus a été contremandé. Je reconnais dans mon interlocuteur M. de S., le spirituel correspondant militaire de plusieurs journaux suisses, qui signe « ancien offi-

cier d'état-major. » En sa qualité de Hanovrien ne devrait-il pas s'intituler plutôt: « Officier d'un ancien état-major. » Devant l'autorité du nom, de l'âge et de la plume je m'incline. Voici en effet les colonnes du 6^e et du 7^e régiments qui se jettent à l'eau, et sans plus attendre. C'est en vain que l'ennemi s'oppose à leur passage, il n'est pas en forces. Au même instant on entend le canon. Est-ce Grouchy? Oui, c'est Grouchy qui marche sur Thörishaus. La victoire est assurée.

Pas absolument pourtant. Au moment où l'ennemi se retire sur les hauteurs bernoises poursuivi par les bataillons qui ont franchi la rivière, une vive fusillade éclate sur le flanc gauche de l'assaillant. C'est le bataillon de carabiniers ennemi qui vient de Bottinger à marches forcées et dont l'intervention pourrait bien changer la face des choses.

Mais l'ordre de cesser le combat est donné et le problème reste sans solution.

(A suivre)

Nouveau dictionnaire de l'Académie.

LETTRE B.

BALE remplace *balle*, pour désigner la petite capsule qui sert d'enveloppe au grain de l'épi.

BARÈGE remplace *barège*.

BARÈME qui manquait dans l'ancienne édition est donné avec une seule *r*.

BASSE-COUR. Pluriel: *Basses-cours*.

BESOGNEUX remplace *Besoigneux*, et pourtant ce dernier mot semble appelé par l'étymologie, puisqu'il vient de *besoin*.

BLANC-BEC. Le pluriel *blancs-becs* est indiqué.

BOUTEFEU remplace *boute-feu*.

BUVOTER remplace *buvothier*.

LETTRE C.

CERF-VOLANT. Pluriel: *cerfs-volants*.

CHASSE-NOUCHES remplace *chasse-mouche*.

CHATOIEMENT a pour équivalent *chatoiment*.

CHRESTOMATHIE. La prononciation *Crestomacie* est indiquée.

CLAIRSEMÉ remplace *clair-semé*.

CLUB, la prononciation anglaise est *cleub*; plusieurs prononcent *clob*.

COLLÈGE remplace *collège* et CORTÈGE remplace *cortège*.

COMPACT remplace *compacte* au masculin. Cette dernière forme n'est admise que pour le féminin.

CONCERTO, le pluriel *concertos* est indiqué.

CONSONANCE et CONSONANT remplacent *consonnance* et *consonnant*.

CONTREBASSE, CENTREFORT, CONTREMARCHE, CONTREMARQUE, CONTREPOIDS, CONTRESENS, CONTRESIGNÉ, CONTREPOISON, CONTRETEMPS, s'écrivent maintenant en un seul mot.

CONTUMACE est préféré à *contumax* qui pourtant est conservé lorsqu'on parle de certaine juridiction ecclésiastique.

COURTEPOINTE remplace *courte-pointe*.

Lè 3 étudiants, lo carbatier et lo capucin.

Trâi z'étudiants étiont z'u féré on tor dein lo défrou tandi lè condzi dâi fénésions, et coumeint n'aviont pas tant d'ardzeint à rupâ, l'allâvont à pi et

l'aviont prâi tsacon on abressat po lâi mettrê cau-
quîs nippês et on pou dê pedance.

On dévai lo né que l'aviont traci què dâi vâodâi
tot lo dzo, l'eintront dein on cabaret po demandâ à
cutsi, kâ l'étiônt destrâ mafi.

La carbatière, qu'étâi tota soletta po cein que
s'n'hommo que fasâi assebin lo maquignon étâi
z'allâ tsi dâi Juî retsandzî onna cavalla qu'avâi lo
gormo, l'âo fe : Mè pourro valets, regretto bin, mâ
po vo cutsi sta né lâi faut pas sondzi, n'ein rein mè
dê piace.

— Et à la grandze, su la patoura âo bin su on
moué dê paille, lâi arâi-te pas moïan dê s'étairê on
bocon, que firon t cliâo valottets ?

— Oh ! se vo volliâi drumi su lo cholâ, y'a bio
fêrê, se repond la fenna.

On l'âo baillâ on fallot et l'alliront sê cutsi sein sê
dévêti ; mâ quand furont su lo cholâ et tandi que
n'étiônt pas onco eindroumâ, viront bê eintrêmi lè
lans de 'na parâi qu'étâi decoutê leu et sê mettiront
à guegni pè lè feintês. L'étâi lo pâilo à la carbatière,
iô y'avâi on crâisu su la trablia avoué on pecheint
fricot : dê la dauba, dâi z'attriaux, dâi coussês dê
renaillets, dâo ruti et dâi tsambêrots, et avoué tot
cein dâo vin boutsî dê quiet passâ on bounan ; et
pi déveron cé tire-bas, la carbatière sê goberdzivê
avoué on gros capucin, que l'est on espèce dê dzein
que vont à pi dê tsau dein dâi charguês que n'ont
pemin dê cartâi derrâi, et que mettont dâi grands
gardabits tot fâlo avoué 'na cordetta dê demi-batz
po cein attatsi su la panse, et s'abetsont su la teta
on bounet ein couâi tot coumeint cliâo dâi fretâ
quand vont ariâ, et pi per dessus lo martsî, sê ra-
zont pas, que l'ont dâi berbitchês épouâireintês. Ma
fâi cé coo n'étâi pas galé et ne sê pas quin goût
l'avâi cliâa pernetta dê fraternisâ avoué.

Adon tandi que s'appedansivont à l'âo z'ése, vouai-
quie qu'on ôt sabottâ on tsévau que dévant.

— Eh ! à Dieu mè reindo ! se fâ la fenna, l'est
m'n'hommo que revint ; que vein-no déveni ?

Et l'einfatê la vicaille dein on bouffet, lo vin dein
on outro et le fâ fourrâ lo capucin dêzo lo lhi.

Lo carbatier, que revegnâi on dzo dê pe vito que
l'avâi de, débredê, remet sa cavala à l'étrablio et
montê vai sa fenna.

— Eh ! que y'é fan ! se fâ ein arveint ; n'as-tou
rein à mè bailli à trossâ ?

— Que vâo-tou que y'ausso, se dit la fenna, tota
grindze, lâi a dâo pan et dê la toma.

— Eh bin ! apporta-z'ein vâi, kâ su tot évani.
N'est-te nion venu sta né ?

— Oï lâi a trâi valottets que n'ont pas volliu cutsi
ice et qu'on mî amâ allâ su lo cholâ.

— Eh bin va lè criâ. N'é pas sono oreindrâi et
leu n'ont pas falta dê tant sonicâ. Y'é einviâ dê
m'amusâ, dépatse-tê !...

Cliâo djeino lurons que ne demandâvont pas mî
que dê fêrê la viâ, et que ne droumessont pas, sont
bintout quie.

— Bon vépro ! l'âo fâ lo carbatier, veni vâi vo
z'achetâ vers mè ; n'ein bin lo teimps dê ronclliâ.

Yô allâ-vo et que fédê-vo ?

— Ne sein dâi z'étudiants et ne vein no promenâ
et tsertsi dâi pliantês po ion dê no que vâo étrê
mâidzo.

— Et lè dou z'autro, que recordâ-vo ?

— Mè, la tsecagne, se dit ion.

— Et mè, la sorcelléri, se fe lo troisiêmo.

— La sorcelléri ! Câisi-vo dzanhiâo, crâidê-vo
dê mè preindrê po on niâniou. Eh bin fédê-mê vai
on tor ?

— Oh vu bin, mâ y'é rudo sâi, et n'âmo pas vou-
tron penatset, se repond l'étudiant.

— Eh bin, non de non, voutra sorcelléri pâo-te
pas fêrê veni dâo tot bon ; hardi !

L'étudiant talematsê cauquîs mots, fa dou âo trâi
cabriolês pè lo pâilo, va rolhî contrê la porta d'on
bouffet et fâ :

— Ora, se vo z'âi la cliâa, âovri, et ne vairein !

Lo carbatier va preindrê la cliâa dein lè gredons
dê sa fenna, que grulavê pè l'hotô et qu'étâi pe
morta què viva, et vint âovri.

— T'einlêvâi-te pas ! se fe, quand ve cliâo botol-
hiês, et coumeincâ à déboutsî.

— Ora, n'est pas lo tot, se fe onco à l'étudiant,
dû que cein ne vo cotê pas mè què cein, fédê-vâi
veni dâo solido, kâ crâivo dê fan.

L'autro fâ lè mémês chimagriês, va rolhî dévant
l'autro bouffet et bintout la trâblia est tot coumeint
dévant.

Quand l'est que furont bin repessu, lo carbatier
que fasâi dâi recaffâies à sê fêrê mau âo veintro, sê
met à derê : vo z'êtes on crâno diablo !

— Chhht ! que repond lo luron, ne parlâ pas dâo
diablo, kâ n'est pas bin lien.

— Bah ! lo diablo est dein ma catsetta quand n'é
pas lo sou, que dit lo carbatier, mâ n'ein a min
d'autro.

— Ah ! vo crâidê ! lo volliâi-vo vairê ?

— Hi, hi, hi ; oï, fédê-no vâi vairê sa frimousse.

Adon l'étudiant fâ mettre lo carbatier âo fond dê
la tsambra avoué lè dou z'autro ; va âovri la porta,
preind on mandzo dê ramêsse, sê met à boeilâ cou-
meint on serveint et va poncenâ lo capucin qu'étâi
dêzo lo lhi. Cé pourro capucin que n'avâi pas étâ à
noce tandi la veillâ, comprend l'affêrê, et tot con-
teint dê sê poâi ramassâ dê perquie, fourrê lo ca-
puchon dê sa roclure su la teta que seimbiâvê que
l'avâi onna granta corna, soo dê dêzo lo lhi, sê re-
battê que bas, fâ dou âo trâi chô, reinvaissê la tra-
blia avoué lo crâisu, que furont quie à novion,
ruailê coumeint on danâ, s'einfatê pè la porta, re-
bedoulê avau lè z'égras et fot la camp...

Lo pourro carbatier, tot épouâiri, sê crayâi âo
sabat. L'étâi que bas et sê boutsivê lè z'orolhiês po
pas ourê ce brelan, et criâvê : L'est bon ! l'est bon !
fédê-lo parti ! âo séco ! âo fû ! ein âide, lè bregands !
et tchese dâo gros-mau, que lo faille portâ su son
lhi, iô on lo veillâ tota la né....

Lo leindêman matin, tandi que droumessâi onco,
lè z'étudiants s'ein alliront ein sê toseint lè coutês
après avâi bin dédjonnâ que cein l'âo cotâ rein, et

la carbatière que risâi atant què leu, lào baillâ onco à tsacon onna pice dè 5 batz.

Méломanes ou Mélophobes.

J'ai beaucoup songé, dit M. Stradina dans l'*Art musical*, à l'effet que paraît produire la musique sur certains animaux; j'ai fait à ce sujet de nombreuses remarques, et j'en suis arrivé à la conviction que les animaux, même certains insectes, éprouvent une sensation très forte quand ils entendent la musique.

Je ne dis rien des oiseaux, car je crois que ceux-là sont complètement insignifiants. Ce qu'on appelle leur chant n'est qu'un bruit, et l'audition mélodique, si elle paraît intéresser quelques individus de l'espèce, ne leur inspire probablement qu'une sottise curieuse. Je ne crois pas qu'ils éprouvent une satisfaction réelle; encore moins une émotion.

Chez le cheval, la perception révèle un sens plus élevé, plus humain déjà. Il y a effet nerveux, plaisir chez le cheval de guerre qui entend résonner le clairon.

Le chien paraît généralement indifférent à la musique, et quand elle lui produit quelque effet, c'est sans doute une sensation bien pénible, cruelle même, car alors l'animal hurle, se roule à terre et finirait par tomber en catalepsie, pour peu que la musique continuât. J'ai vu maintes preuves de ce que j'avance. Le piano surtout a le don d'exaspérer la gent canine. Le chien est mélophobe.

Le chat supporte volontiers la musique, pourvu qu'elle ne soit pas trop bruyante. L'instrument qui paraît le gêner le moins est justement le piano. Il ronronne sans crainte et s'endort même à côté du terrible instrument.

Mais le chat, qui est l'un des animaux les plus curieux à étudier, m'a fourni plusieurs observations. Le chat, type de l'égoïsme, du positivisme et de l'intelligence, aime fort bien dans la musique ce qui lui rappelle une bonne chasse ou un bon repas. Jouez du violon dans le haut extrême de la chantedelle, un chat se hérissé et regarde partout: il lui semble que ce bruit pourrait bien annoncer deux souris s'ébattant dans l'ombre. Soufflez dans une petite flûte, vous verrez le chat faire le gentil et lever son museau, comme lorsque, au pied d'un arbre, il regarde amoureusement les oisillons qui gazouillent dans les branches. Ce que le chat déteste, par exemple, ce sont les instruments de cuivre, les plus graves surtout. Il n'aime pas les notes basses: si vous voulez faire fuir tous les chats d'un quartier, faites retentir les notes graves d'un basson.

Le coq, toujours vaniteux, s'arrêtera, lèvera le bec, et se montrera prêt à lutter, fût-ce contre un ophicléide.

J'ai cru longtemps avoir trouvé un chat complètement mélomane. C'était dans une ville du Nord; chaque soir, un beau chat jaune venait, à la même heure, se placer à la droite de mon pupitre, et sem-

blait écouter voluptueusement l'orchestre. Mon erreur dura huit jours, et un véritable scandale m'ouvrit les yeux sur le prétendu mélomane.

Ce que le chat venait écouter, c'était le grignotement d'un rat qui tâchait de parvenir jusqu'à une petite niche où je mettais mes cordes à violon.

Un soir, le rat a l'imprudence de se montrer. Maître chat saute dessus, le rat se sauve sur la scène, toujours poursuivi par son ennemi. Comme nous étions en plein spectacle et que tous les choristes étaient en scène l'effet fut complet.

Ce dont je suis bien sûr, par exemple, c'est d'avoir joui pendant près d'un an de la société d'une araignée mélomane. Chaque fois que j'étais au piano, l'insecte venait se poser discrètement à l'extrémité du couvercle, puis ne bougeait plus tant que le clavier résonnait.

Je quittai la ville et naturellement ne revis plus l'araignée. Mais le fait est resté dans ma mémoire et j'ai plaisir à le raconter, car c'est pour moi une preuve irréfutable de la sensibilité musicale jusqu'au degré le plus inférieur du règne animal.

L U I

Est-il brun? je l'ignore, ou châtain? que m'importe!
Est-ce un œil noir ou bleu qu'il tient sur moi levé?
Je ne sais; mais mon cœur bat d'une étrange sorte
Quand son pas vif résonne en frappant le pavé.

S'il passe inattentif sans heurter à ma porte
Je souffre!... En mon sommeil à lui j'avais rêvé.
S'il entre!... à sa rencontre un élan me transporte;
Jamais il ne me semble assez vite arrivé!

Il verse la lumière et l'ombre sur ma voie,
Il dispense à mes jours la tristesse ou la joie
Au drame de ma vie infatigable acteur.

Ah! lorsqu'il tient mon âme à sa voix suspendue,
Qu'il voit trembler ma main vers la sienne tendue
Croyez-vous qu'il s'émeuve? Eh! non. C'est le Facteur.

(La vie littéraire.)

P.

Il y a une trentaine d'années, un cafetier fort à la mode et très intéressé, se plaignant sans cesse de n'avoir jamais assez de monnaie pour rendre à ses pratiques, avait imaginé de faire fabriquer, par un ferblantier de ses amis, des pièces de crédit en batz, demi-batz et kreutzer. Elles portaient son chiffre et quand on lui donnait un billet de banque en paiement, il rendait l'excédant avec ses pièces, ce qui était un excellent moyen de ramener son monde. Cela réussit assez bien pendant un mois; mais, le second mois, il remarqua que sa caisse se remplissait à vue d'œil. Enfin, il vérifia ses comptes et, au lieu de 800 fr. de petite monnaie que lui avait fourni son ami, il en avait pour plus de 1,500 fr. Tout le monde venait boire et manger chez lui et payait en petites pièces de fer-blanc.

Le cafetier intenta à son ami le ferblantier, qu'il accusait d'être un faux-monnayeur, un procès dont nous ne connaissons pas l'issue.

L. MONNET.